
M A N U S C R I T

CET AIR INFINI

de Lluïsa Cunillé

traduit de l'espagnol (Catalogne) par Laurent Gallardo

cote : ESP23D1334

année d'écriture de la pièce : 2010
année de traduction de la pièce : 2023



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Ulysse est un ingénieur immigré. Il ne sait s'il doit rester vivre dans la ville occidentale qu'il est en train de bâtir ou reprendre son périple pour retourner chez lui auprès de sa famille. Aux confins de cette cité en perpétuelle mutation, il rencontre une femme dont l'identité s'avère tout aussi changeante. C'est Électre qui revient des funérailles de sa mère. C'est Phèdre qui est tombée amoureuse de lui. C'est Médée qui sort de prison après y avoir passé dix-sept ans pour le meurtre de ses enfants. C'est Antigone, la sœur d'un terroriste traqué par la police.

Dans *Cet air infini*, Ulysse a perdu son aura épique pour devenir un immigré ordinaire que l'on ne regarde plus, que l'on ne voit plus. Son odyssée est celle de la survie dans un monde devenu invivable, qui se détruit et se reconstruit à notre insu. La femme qu'il rencontre a, quant à elle, fait le choix de s'opposer farouchement à ce monde. Le sabotage passionnel auquel elle s'est livrée la laisse au bord d'un gouffre qui donne à voir toute la misère d'un temps, le nôtre, où règnent l'apathie et la servitude volontaire. La tragédie devient alors l'étalon permettant de prendre la mesure de ce désastre intérieur dont parle Annie Le Brun, « qui a pour résultat de nous tromper sur ce que nous sommes et plus encore sur ce que nous pourrions être ».

Cette pièce de Lluïsa Cunillé a remporté le Prix national de littérature dramatique (Espagne) en 2010.

Laurent Gallardo

Personnages :

LUI (Ulysse)

ELLE (Electre, Phèdre, Médée, Antigone)

(La lumière vient sur ELLE, qui est assise et porte des lunettes noires.)

ELLE- Personne n'a mangé ? J'entends vos estomacs vides. Il est stupéfiant qu'un estomac vide résonne plus qu'un cœur en peine. A partir d'aujourd'hui, je devrais noter chaque pensée, chaque sensation, peut-être même tenir un journal. Mais à quoi bon. Au point où j'en suis, ce serait stupide et puéril. Je n'ai pas gardé une seule photo de mon enfance. L'insupportable fardeau de porter un insupportable fardeau de porter un insupportable fardeau, jour après jour, sans répit, c'est comme ça que j'imaginai l'éternité quand j'étais enfant. Cet homme lit son journal à l'envers et, au lieu de m'agacer, cela me paraît audacieux. On dirait qu'il est écrit : « En route vers la ville nouvelle ».

(ELLE disparaît dans l'obscurité et la lumière vient sur LUI, qui se tient debout.)

LUI- Ne pas regarder à terre. Ne pas mettre ses mains dans ses poches à moins qu'il ne fasse très froid. Ne pas entrer dans les halls d'immeubles même s'il pleut. Ne pas courir ou marcher trop lentement. Ne parler à personne. Ne pas s'appuyer contre les murs. Ne pas s'arrêter devant les vitrines. Ne pas sortir trop tôt le matin ni rentrer trop tard le soir. Ne pas oublier d'acheter un journal tous les jours et le tenir à la main. Ne pas passer devant les gares ferroviaires et routières. Ne pas garder tout son argent dans la même poche. Ne pas s'asseoir sur les bancs et ne pas porter de vêtements trop voyants. Ne pas courir pour prendre le métro, ne pas croiser le regard des gens pendant le trajet, ouvrir immédiatement son journal.

(LUI disparaît dans l'obscurité et la lumière vient sur ELLE, qui est toujours assise.)

ELLE- Si quelqu'un vole des fleurs sur une tombe, est-ce un profanateur de tombes ou un voleur de fleurs ? Si je n'avais pas eu à marcher vingt minutes pour rentrer de l'école, je n'aurais jamais appris à penser par moi-même ? Mais qu'est-ce que penser par soi-même ? Il faut peut-être juste trouver le bon moment pour penser. « Appartements en vente. Facilités de paiement sur vingt ans ». Vingt ans de facilités ? Impossible. Des combines et encore des combines. Je ne supporte pas les tours de passe-passe, ni les jeux de cartes, et encore moins le cirque : torturer des animaux pour amuser la galerie. Si tout le monde dit qu'il fait si bon chez soi, alors pourquoi les rues sont-elles noires de monde ? Avant, la mort avait quelque chose de solennelle mais je ne veux pas y penser maintenant. Manger devrait être un acte privé, comme aller aux toilettes. Il y a quelque chose d'obscène dans le fait d'ouvrir la bouche et mâcher des

aliments en public. Je pourrais m'acheter un chien, mais cela supposerait que je sorte dans la rue quand lui le voudrait et non quand moi je le déciderais.

(ELLE disparaît dans l'obscurité et la lumière vient sur LUI.)

LUI- Prendre les escaliers plutôt que l'ascenseur. Toujours fermer la porte. Enlever ses chaussures et baisser le volume de la télévision. Sortir sur le balcon pour fumer. Faire son lit et ranger sa chambre tous les jours. Demander qui est là avant d'ouvrir la porte. Parler tout bas et aller le moins possible aux toilettes après minuit. Allumer le radiateur seulement quand il fait très froid. Acheter un tapis et un miroir. Mettre des rideaux. Se couper les cheveux. Se raser tous les jours. Eteindre immédiatement le réveil. Mettre son argent et ses photos en lieu sûr. Jeter les vieux journaux. Vider tous les jours sa boîte aux lettres. Fermer la fenêtre et éteindre la lumière avant de sortir.

(LUI disparaît dans l'obscurité et la lumière vient sur ELLE.)

ELLE- Je ne reconnais rien. Cela fait des années que je ne suis pas venue ici. Aucun souvenir douloureux, aucun regret. Comme si j'étais une étrangère. Je devrais peut-être fermer les yeux. De quelle parcelle de corps a-t-on besoin pour maintenir en vie la parcelle restante ? Le temps se couvre et je n'ai pas pris de parapluie. Je ne veux pas qu'il pleuve. Je vais prendre un taxi. Non, c'est trop facile. A la longue, il est plus fatiguant de marcher en descente qu'en montée, de déambuler sur l'asphalte que sur le sable. J'aurais dû aller à la plage. Quand j'étais petite, j'avais peur de la mer et j'en ai encore peur quand je ne vois pas le fond, quand je ne vois pas mes pieds sous l'eau. Le sol est partout défoncé. Mais le pire, c'est encore la poussière et les carcasses des immeubles à moitié détruits, à moitié construits.

(ELLE disparaît dans l'obscurité et la lumière vient sur LUI.)

LUI- Deux cicatrices sur la paume droite et une plaie sur le pouce gauche. Des taches de nicotine sur l'index et le majeur de la main gauche. Une égratignure sur chaque poignet. Les bras plus bronzés que les jambes. Un grain de beauté sur la cuisse droite. Le genou gauche plus saillant que le droit. Une échancrure sur la cheville gauche. Les ongles des orteils trop longs. Quelques poils blancs sur la poitrine. Des marques de variole sur le flanc gauche et la cicatrice d'une opération sur le flanc droit. Le cou et le menton mal rasés. Une dent cassée. Les oreilles et les yeux rougis. Les cheveux pas très propres. Des entrées de chaque côté du front. Trois rides horizontales et deux verticales sur le nez. Les joues un peu creusées. Une petite coupure sur le sourcil droit.

(LUI disparaît dans l'obscurité et la lumière vient sur ELLE, qui ne porte plus ses lunettes noires.)

ELLE- Pendant un moment, j'ai cru que je le connaissais. Le sol est parsemé de marques, comme une piste d'atterrissage. Je n'ai pas pris l'avion depuis des années. La courtoisie des hôtesses pour ne pas céder à la panique. S'il vient vers moi, je lui demanderai une cigarette. Combien de grues faut-il pour ne soulever que des pierres ? Comment en suis-je arrivée là ? A quatre ans, on a déjà conscience de la mort mais pas

de la chance. La mort agit vite. De toute évidence, il vient vers moi et je ne le connais pas. Trop loin encore pour sentir quoi que ce soit. Tous les arbres ont été arrachés. L'humanité se résume à un peu d'ombre et un peu d'eau. Le reste est un désert. Il est peut-être plus jeune qu'il n'y paraît. Jeter une pensée ou un souvenir aussi loin qu'on jette une pierre. Plus rien ne s'arrête à l'horizon. Au moins, ils ont cessé de faire du bruit.

(La lumière vient sur les deux. LUI est toujours debout et ELLE assise à une table isolée sur la terrasse d'un bar, à la périphérie d'une ville.)

LUI- Mon collègue vous a dérangée ? Parfois, il pense qu'il a le droit de se montrer impitoyable simplement parce qu'il a un petit caillou dans la chaussure ou un trou au fond de la poche. Ça fait un moment que les trente minutes de pause déjeuner sont passées et je n'ai pas envie de frapper aux toilettes de tous les bars des environs. J'ai un fils et je prie tous les jours pour qu'il ne se drogue pas lui-même. Il va bientôt avoir treize ans et, comme il manque de caractère, il voudra montrer à ses camarades de quoi il est capable. Quand je me suis séparé de ma femme, je me suis dit qu'il était préférable pour eux de rester ensemble et se tenir compagnie. Je suis topographe et, pendant des années, j'ai parcouru mon pays pour dresser des cartes et faire des mesures. J'ai voyagé en le mesurant de long en large. Ce n'est pas grand-chose, le monde entier a été mesuré au centimètre près. Depuis qu'on a établi le mètre comme unité de mesure universelle, la terre a cessé d'être illimitée pour devenir un ensemble fini, comme si la difficulté n'avait jamais été les longues distances ou les grands événements mais l'absence d'unité de mesure.

(Pause.)

ELLE- Tout le monde est très gentil avec moi. Ce matin, je suis allée à l'enterrement de ma mère et tout le monde voulait me reconforter. Ce n'était pourtant pas nécessaire parce que je n'aimais pas ma mère. Je ne me sens pas triste. Je me sens fatiguée, comme si j'avais moi-même creusé sa tombe, descendu son cercueil et que je l'avais recouvert de terre avec mes propres mains. Après l'enterrement, mon frère a voulu me tenir compagnie mais j'ai préféré partir seule. La mort unit seulement ceux qui étaient déjà unis.

LUI- Vous auriez dû accepter qu'un ami vous accompagne. Ce n'est pas un jour propice pour faire confiance au premier venu et ce n'est pas non plus l'endroit idéal pour se souvenir de quelqu'un ou pour essayer de l'oublier.

ELLE- Je n'ai pas d'amis et je n'ai jamais voulu faire confiance à qui que ce soit parce que je n'aurais pas supporté d'être déçue. Jusqu'à présent, je me suis défendue de toutes mes forces contre l'amour et tout ce qui s'y rapporte. J'ai appris très tôt que la haine, qui exige le même dévouement et la même persévérance que l'amour, est bien plus gratifiante. Aimer, c'est vouloir prendre un raccourci. Haïr, c'est creuser le même rocher jour après jour.

(Pause.)

LUI- Jusqu'à présent, j'ai eu trois collègues. Les deux premiers buvaient et celui-ci est cocaïnomane. Il disparaît tous les matins et délaisse les appareils. Ils sont très fragiles et doivent être soigneusement entretenus pour conserver leur précision. Je m'entends bien avec lui. Tout ce que je lui demande, c'est de ne pas me laisser seul, mais il trouve toujours le moyen de se débiter. Il y a des années, un cartomancien m'a prédit que je perdrais successivement des collègues et des amis mais que je finirais par retrouver ma femme et mon fils.

ELLE- Mon frère est la seule famille qui me reste. Il détestait ma mère et mon beau-père autant, sinon plus, que moi. Quand on était enfants, on évoquait en secret la façon dont ils avaient tous les deux assassiné notre père après l'avoir dépouillé. On regardait pendant des heures des photos de mon père tout en nourrissant une haine féroce contre notre mère. Mon frère est parti vivre à l'étranger et, moi, je suis restée ici, auprès de ma mère, la haïssant toujours plus, sans relâche, année après année. Et pourtant, ce n'est qu'à la fin qu'elle a pris conscience de l'étendue de ma haine, seulement parce qu'elle s'est sentie faible et qu'elle n'a pas eu d'autre choix que cesser de m'ignorer. Je me suis assise à des centaines de tables vides comme celle-ci et j'ai appris à en déchiffrer les motifs dans l'attente de ce moment. Je garderai un beau souvenir de cet endroit parce que je l'associe à la mort de la mère.

(Pause.)

LUI- Dans quelques mois, une route passera ici et mènera à un hypermarché et à une zone de loisirs. Les gens travailleront dans le centre-ville et viendront se divertir à la périphérie, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui. Apparemment, c'est la seule façon d'éviter les embouteillages. On dit qu'il y a plus de gens oisifs que de gens occupés. C'est pour ça que les gens se sentent si seuls. Dans mon pays, on dit que, quand on travaille, on n'a pas le temps de sentir quoi que ce soit.

ELLE- Quand on haït, on n'est jamais seul. Maintenant que ma mère est morte, je le comprends mieux. Je ressens un vertige et un vide comme je n'en avais jamais ressenti avant. Je réalise que la haine sans objet ne peut exister. Je vais devoir trouver quelque chose pour la remplacer, sans quoi le vide va devenir insupportable.

(Pause.)

LUI- Où est mon collègue ? S'il continue comme ça, il finira par se faire licencier comme les autres. Dans mon pays, j'étais très scrupuleux avec les mesures. Mes supérieurs s'en sont inquiétés et m'ont déjà rappelé à l'ordre. Mais ça ne me préoccupe pas parce qu'ils sont encore humains. Ceux qui me préoccupent vraiment sont ceux qui se trouvent au-dessus de mes supérieurs, ces cyclopes qui se nourrissent de chair fraîche. Ils vivent dans les plus hauts immeubles. Ce sont eux qui ont décidé de faire croître la ville en hauteur et non en largeur.

ELLE- Je n'ai jamais voulu partir d'ici. Je ne me sentirais ni mieux ni moins bien ailleurs. Rien ne pourra me consoler de la perte de ma haine. J'ai demandé au serveur un verre d'anis. Pendant les enterrements, les vivants boivent de l'anis parce que son odeur trouble les sens et cache le doux parfum des morts. Mais je ne veux pas me saouler. Je ne veux pas monter sur la grande roue pour brouiller ma tête et insensibiliser mon cœur. La seule personne que je pourrais haïr autant que ma mère, c'est moi-même, non pas parce que je me sens coupable de quoi que ce soit, mais parce que je ne connais personne qui me soit aussi proche qu'elle. Maintenant que ma mère est morte, je n'ai aucune raison d'haïr quiconque à part moi. Si je pouvais aimer quelqu'un, ça ne serait pas suffisant. Ça ne suffirait pas à combler le vide que je ressens. L'absence de haine ne peut se combler qu'avec la haine, tout comme, j'imagine, l'absence d'amour ne peut se combler qu'avec l'amour.

(Pause.)

LUI- Quand je ne travaille pas, je ne sors pratiquement jamais de ma chambre. Je dois économiser de l'argent. De toute façon, je n'aime pas beaucoup sortir et je ne connais quasiment personne. Parfois, je vais dans un bar et je prends une bière, mais la plupart du temps je reste dans ma chambre, je regarde la télévision ou j'essaie d'imaginer ce que fait ma femme pendant ce temps-là. Je l'imagine dans un parc, en train de jeter des miettes aux pigeons, tout en regrettant les colombes que les pigeons ont dévorées. Je l'imagine devant une fenêtre, un jour de pluie, en train de parler au téléphone tout en ayant pitié des gens qui courent dans la rue pour ne pas se mouiller. Je l'imagine la nuit chez nous, les yeux rivés sur la télévision, en train de penser à la punition exemplaire qu'elle infligera à notre fils qui tarde à rentrer. Je l'imagine voyageant avec son amant en train, se disputant tout au long du trajet et se réconciliant dès qu'ils arrivent à destination. Je l'imagine se regardant tous les jours dans le miroir du même ascenseur, ne souhaitant pas être plus jeune, mais pas plus vieille non plus. En vérité, elle ne m'attend pas parce qu'elle croit que je ne reviendrai jamais. Elle n'aime penser qu'à ce qui dépend d'elle.

ELLE- À partir d'aujourd'hui, je tomberai dans les bras du premier venu ou, au contraire, je me priverai de toute intimité. Je continuerai à vivre dans la même maison ou je déménagerai à l'autre bout de la ville. Je me consacrerai plus que jamais à mon travail ou je changerai sans cesse d'emploi. J'aurai un enfant ou je vivrai seul jusqu'à la fin de mes jours. Je voyagerai sans cesse ou je ne bougerai jamais d'ici. Quoi que je fasse, je ne ferai qu'accroître mon insatisfaction et mon dépit face au temps perdu ou au temps retrouvé. Je ne saurai jamais si je suis en train de me réconcilier avec moi-même ou si je me trompe pour la énième fois. *(Longue pause.)* Pourquoi me regardes-tu comme ça ? *(Pause. LUI sort un paquet de cigarettes et le lui montre.)* Non, je ne veux pas fumer. *(Pause.)* Je vais prendre un taxi. Ou mieux encore, je vais rentrer à pied.

(ELLE disparaît lentement dans l'obscurité tandis que LUI sort une cigarette et essaie de l'allumer sans y parvenir.)

LUI- Avec ce vent, impossible d'allumer ma cigarette.

(Soudain la lumière vient sur ELLE, qui est toujours assise à la table.)